

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDI-
NAVES DANS LA *TETRALOGIE* DE
RICHARD WAGNER.

(Suite 1)

On a sur les auteurs des *Eddas*, ou plus exactement sur leurs rédacteurs, leurs compilateurs, des données beaucoup plus précises que sur le compilateur du *Nibelunge-nôt*. Nous résumerons brièvement ces données. Les chants qui composent la première *Edda* (2) furent recueillis et coordonnés, en Islande, vers la fin du XI^e siècle, par un prêtre du nom de Sœmund Sigfusson (1057(?) - 1132). Ce Sœmund, après avoir étudié dans les universités d'Allemagne et de France, *gallicana eloquentia in septentrionali viro*, de retour dans sa patrie, s'appliqua à rassembler les traditions du paganisme scandinave. Ces traditions, il fut le seul à ne les point répudier. L'île était convertie au christianisme. On le taxa de sorcellerie. Cette lugubre Islande aspirait, elle aussi, vers l'Orient; l'Évangile; depuis peu, l'en entretenait. Elle voulait effacer les douloureux souvenirs du culte scandinave; culte dont les mystères allaient si bien pourtant avec cette terre de limbes, où déjà plane la stupeur du pôle. Les mélancoliques légendes scandinaves la racontaient si bien! Les flammes de ses volcans luisaient sur ses neiges, comme les flammes de la montagne d'Hindarfjall sur le sommeil de Brünnhilda. Les rougeurs et les lividités de la fin du monde scandinave — un hiver épouvantable suivi d'un embrasement universel — semblaient envelopper cette terre où les volcans surgissent de la glace. Ces affinités, cette poésie, Sœmund la sentit, peut-être. Il la respecta dans les légendes qu'il recueillit et qui, très probablement, ne perdirent, entre ses

(1) V. *Mercure de France*, novembre (N^o 47).(2) Nous ne parlons pas, bien entendu, des autres sagas recueillies par Sœmund, telles que les sagas de *Ragnar Lodbrog*, de *Hercara*, de *Blomsturvalla*, d'*Yglinga*, d'*Olaf-Tryggva Sonar*, de *Jomsvikingia*, de *Knyttlinga*, etc.

mains, rien de leur caractère primitif. Lorsqu'il veut exprimer des idées plus récentes, personnelles, au lieu de remanier dans le sens de ces idées la matière dont il dispose (comme, pour les *Nibelugen*, les Moines), il intercale, franchement, des passages de sa façon, et dont il n'atténue nullement les disparates. Tel est, dans son recueil, le *Chant du Soleil*, exposé d'une morale toute chrétienne.

Snorri Sturluson (1178-1241), compilateur de la seconde *Edda*, recueillit et augmenta l'héritage des travaux de Sœmund. On lui doit le *Gylfaginnin* (*La Vision de Gylfi*), écrit capital pour la connaissance de la mythologie scandinave. Certes, il ne tient que de seconde main les notions qu'il y coordonne, et que l'on retrouve, éparses, dans les principales sagas de Sœmund, telles que : *La Prédiction de Wola la savante*, *Les Chants solennels d'Odin*, *Le Poème du Corbeau d'Odin*, *Le Poème de Vegtam*, etc. Mais ces notions, on pourrait les considérer, après leur reproduction par Snorri, comme dûment contrôlées, car il les aurait été vérifier aux sources mêmes, en Suède et en Norvège. L'œuvre de Snorri (y compris *Le Bragarodur*, ou *Entretiens de Bragi, fils d'Odin*) est plus didactique que celle de Sœmund. On y démêle l'expression d'idées propres au Moyen-Age, notamment cette préoccupation de ressortir à la tradition troyenne tous les cycles connus depuis, surtout les cycles scandinaves. Comme le premier roi franc, dans les *Chroniques de Saint-Denis*, le premier roi scandinave, Odin, est, dans Snorri, un des fils de Priam, échappé de la ruine de Troie. Le Ragnarœcker, la fin du monde scandinave, n'est autre que l'embrasement d'Ilion. Négligeons des rapprochements plus subtils, je veux dire naïfs. L'importance de ces fables, c'est de confirmer, en somme, ce que l'on sait des origines orientales des théogonies scandinaves. Ajoutons que Snorri, comme Sœmund, n'a fort heureusement pas infiltré ses lubies dans le corps même des sagas. Il les expose à part. Et voilà pourquoi les compilations de deux pauvres prêtres islandais, en butte à l'hostilité de leurs contemporains (c'est peut-être même pour cela qu'ils se complurent si fort dans le passé), sont bien autrement importantes, pour la connaissance des antiquités scandinaves, que le *Nibelunge-nôt* allemand.

Après ces quelques mots sur la recension islandaise des *Eddas*, il nous faut parler de la rédaction originale

des poèmes mythologiques qu'elles contiennent.

On a fort peu de choses sur les Skaldes norvégiens qui, les premiers, célébrèrent les traditions religieuses du Nord. Snorri, dont le travail offrirait pourtant plus de ressources critiques que celui de Soemund, cite, çà et là, quelques très vagues autorités, dont ce qu'il dit de plus explicite se trouve dans le *Skaldskaparmal*, recueil de règles poétiques conçues d'après les Skaldes, et qu'on peut lire à la suite des sagas. Or, ces indications sont tout à fait insuffisantes. D'après les opinions les plus autorisées, Lachmann, Grimm, etc., ces sagas mythologiques ne seraient pas postérieures au VIII^e siècle.

Qu'étaient les Skaldes de ce temps-là?—Disciples des prêtres, prêtres, eux-mêmes, d'un rang inférieur, ils tenaient d'eux les traditions mythologiques, les antiques légendes, dont ils reportaient, ensuite, la grandeur sur un roi, qu'ils célébraient, lui prêtant la gloire des héros mythiques, lui arrangeant de divines généalogies (1). Et c'est par ainsi que les symboles théogoniques entrèrent si profondément dans la vie, dont ils purent accueillir les fastes. Le rêve et l'action se confondirent.

Communs d'abord, oralement, à tout le monde germanico-scandinave, ces symboles, après la conversion de l'Allemagne au christianisme, étaient remontés vers la Scandinavie, où les Skaldes les avaient recueillis. Or, les légendes historiques du cycle des *Nibelungen* se propagèrent, également, dans le Nord, en Danemarck et en Norvège. Appuyées, là, sur les traditions religieuses, qui s'y étaient conservées intactes, elles y gardèrent ce caractère primordial que les idées du Moyen-Age devaient, en Allemagne, défigurer. Elles y furent à l'abri des influences latines, les Danois et les Norvégiens s'étant déclarés les ennemis des Allemands, dès ceux-ci convertis; et Charlemagne, en décimant les Saxons, éleva plus haut cette barrière.

Ainsi, c'est en Scandinavie que les traditions épi-

(1) Comme les bardes calédoniens. Voyez, à ce sujet, dans Ossian, les *Chants de Selma*: — « Ainsi chantaient les bardes dans Selma; ils charmaient le repos de Fingal par les accords de leurs harpes et les récits des temps passés. Les chefs accouraient de leur colline pour entendre leurs concerts guerriers... »

ques de la Germanie se combinèrent avec les traditions religieuses du Nord, et acquirent, par ainsi, une ampleur, une portée symbolique.

Le cycle des héros burgundes, francs et goths fut comme raccordé aux anciennes mythologies. L'invasion d'Attila, la chute du premier royaume de Bourgogne, les exploits de Siegfried, tout cela se trouva cadrer, pour ainsi dire, avec des dogmes préétablis, avec des prédispositions d'âme, et qui auraient trouvé, dans ces événements, d'harmoniques résultats.

Par la voix des Skaldes, chez des peuples qui avaient gardé leur caractère natif, ces événements furent proclamés avec une sorte de faste sacerdotal.

Tandis que, dans l'Occident latin, les Moines retraçaient, à leur façon, ce passé légendaire, ici, il s'évoquait, vivant.

A cette force que prenait l'évocation dans un milieu d'ingénuité, vinrent s'ajouter les rehauts des formes mythiques : les traditions humaines se prolongèrent dans l'éternité ; les colonnes du Walhalla se superposèrent aux portiques des villes, et les héros ne moururent que pour renaître auprès de Wotan.

Il faut le redire ici, très utilement : la religion scandinave contenait, mythes ou légendes, des formes toutes prêtes à exprimer symboliquement la chute de l'Empire Romain, le renouvellement historique du monde (Ragnarœcker). C'est pour cela que le cycle des *Nibelungen*, écho de cet événement, conserva, dans l'extrême Nord, toute sa véritable signification, toute son ampleur fatidique. Il est plus épique chez les Allemands, plus religieux chez les Scandinaves ; ici, glorification des hommes ; là, volition de Dieu. Si c'est de l'Allemagne que le fait est parti, c'est dans le Nord scandinave que le symbole s'est produit.

Il y eut autre chose encore pour ajouter à ces chants. A l'époque où ils se répandirent, oralement, dans le Nord, une Barbarie s'y agitait, aussi formidable que celle des premières invasions. Elle se préparait, celle-là, à conquérir l'empire de Charlemagne. Poussant leurs barques loin des livides fjords scandinaves, les Vikings cinglaient vers l'Orient, vers le vieil empourement romain ; les Vikings s'y ruaient, au tonnerre des chants qui célébraient la conquête de l'Or. Jamais, probablement, les fables scandinaves n'eurent tant de consistance qu'à ce moment. Elles se grossirent du merveilleux de ces nouvelles aventures.

La chute de l'Empire Carlovingien prolongea le fracas de la ruine de l'Empire Romain. La tradition de la Déesse-des-Nibelungen, l'idée d'une grande puissance écroulée, n'aurait-elle pas commencé de prendre, sous l'action de ces circonstances, sa seconde forme, cette forme définitivement fixée dans l'*Edda Sæmundar* (1) ?

Ces figures à la fois flamboyantes et glauques des Rois-de-la-Mer sont comme si elles réincarnaient les vieux Héros des grandes invasions. Les Attila, les Siegfried, les Gunther s'agitent derrière les Ragnar Lodbrog, les Hastings, les Bjoern Côte-de-Fer (2). Aussi terribles que leurs prédécesseurs, ces Northmanns ! Du fond du Nord, ils apportent une fatalité toute pareille à celle d'Attila. Sur eux le même reflet d'en haut ; cette fulguration, ils la traînent sur les cathédrales et sur les manoirs, comme autrefois les Huns sur les temples et sur les villas. Un pirate veut aller à Rome coiffer le laurier des imperatores.

(1) Voy. la note de la page 219 (dernière livraison).

(2) On peut, à ce point de vue, comparer le Chant-de-Harpe de Gunnar (Gunther) avec le Chant de Mort de Ragnar Lodbrog. Gunnar périt, dans l'*Edda Sæmundar*, du même supplice que Ragnar Lodbrog dans la saga northmanne : les Vipères. Qu'on nous permette de rapprocher quelques citations tirées des deux poèmes :

« ... Il arriva que Gunnar, fils de Giuki, attendait la mort dans la tour de Grabak-le-Serpent. Les pieds du noble chef étaient libres, mais ses mains étaient attachées par de fortes entraves... »

« ... On donna une harpe au héros victorieux dans les combats. Il révéla son talent en jouant avec les doigts de ses pieds. Il fit résonner admirablement les cordes de la harpe. Nul ne savait en jouer aussi bien que le roi. »

« ... La Tour-aux-Serpents résonna aux sons des Cordes d'or... »

Et il chante : il invective Atli, son meurtrier. Il ne craint pas la mort. D'ailleurs, il est bien vengé :

« ... Notre vaillante sœur a tué ton frère... »

Ces chants ont endormi les serpents. — Seule, la mère d'Atli, changée en vipère, veille encore :

« ... Elle me perce le cœur au fond de la poitrine... »

« ... Tais-toi, Harpe sonore ! Je dois partir pour aller habiter désormais le vaste Walhalla, boire l'hydromel sacré avec les Dieux, et manger du sanglier Sahrinnir aux festins d'Odin. »

Le chant de mort de Ragnar Lodbrog exprime les mêmes choses : La Vie est de peu ; éternité radieuse dans le Wa-

Et c'est de cet effrènement que s'emplirent les chants eddiques ; les symboles, conservés par les Skaldes, enveloppent toute cette vie orageuse. Le cycle des invasions danoises transparait dans l'*Edda*. Plusieurs sagas de ce recueil, absolument *postérieures* à l'inspiration germanique, chantent même, nommément, des Rois-de-Mer.

Résumons les deux chapitres qu'on vient de lire : — Les traditions épiques de la Germanie, ayant pris consistance, peu après les grandes invasions du v^e siècle, dans les chants qui constituent le fonds du poème des *Nibelungen*, et laissé, dans le centre de l'Europe, les éléments, bientôt défigurés, de ce poème, remontèrent vers l'extrême Nord, lorsque, partout ailleurs,

Ihalla. Cette mort sera vengée par la parenté. Voici, en partie, ce chant :

— « Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'Orient apprêter aux loups un repas sanglant, et dans ce grand combat où j'envoyai au palais d'Odin tout le peuple de Helsinghie. De là nos vaisseaux nous portèrent à l'embouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cuirasses, et où nos épées rompirent les boucliers... — Nous avons frappé de nos épées ; maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin... Jamais je n'aurais cru que la mort dût me venir de cet Ælla (roi de Northumberland), quand je poussais mes planches si loin à travers les flots, et donnais de tels festins aux bêtes carnassières. — Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Aslauga (ses fils) savaient les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que des serpents venimeux m'enlacent et me couvrent de morsures, ils tressailleraient tous et voudraient courir aux combats ; car la mère que je leur laisse leur a donné des cœurs vaillants... »

Lequel de ces deux chants est, comme rédaction, le plus ancien ? Le chant de Gunnar est-il une imitation du chant de Lodbrog ? L'ancienne saga burgunde de Gunther s'est-elle modifiée sous l'influence des sagas des Rois-de-la-Mer, du cycle des Rois-de-la-Mer ? L'affirmative ne serait pas impossible. Ce chant ne se trouvait point dans le manuscrit de l'*Edda Sæmundar* (*Codex Regius*). Plusieurs ont avancé qu'il serait l'ouvrage d'un pasteur islandais, très versé dans la littérature des sagas, Gunnar Paulsen. Mais où ce Gunnar Paulsen aurait-il pris idée de ce chant ? Evidemment dans les sagas des Rois-de-Mer, desquelles il répète plusieurs traits. Cet exemple, ainsi adopté, montrerait assez bien la transformation des anciennes sagas germaniques, sous l'influence scandinave. (Voyez la mort de Gunther, dans le *Nibelunge-nôt*, et comparez.)

le monde barbare eut été régularisé par le christianisme. Là, ces traditions se combinèrent avec les symboles religieux, qui, grâce aux Skaldes, y étaient restés vivaces. Elles s'y trouvèrent, de plus, mêlées à de nouvelles vitalités barbares, dont elles furent animées et augmentées : d'où les *Eddas*. Des pages qui précèdent, nous tirerons donc ce principe : si c'est au monde germanique qu'appartient le fait historique, c'est le Nord scandinave qui, de ce fait, soit qu'il ait ajusté la symbolique à l'histoire ou l'histoire à la symbolique, a dégagé le sens religieux. C'est par l'effort de l'âme du Nord que ces choses du monde acquièrent un développement d'éternité. Il faudra donc examiner le sens symbolique de la *Tétralogie* en se plaçant du point de vue des *Eddas* ; puis nous verrons ces symboles aboutir à l'humanité des *Nibelungen*.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(A suivre.)

